

en marbre, que nous pourrions conserver longtemps et... à peu de frais.

On paiera les frais de construction et de transport.

Nous n'aurions demandé que cela pour nos étrennes.

. Je me fais un devoir d'attirer votre attention sur une nouvelle publication qui doit paraître prochainement *Le Canada Français*, revue qui sera dirigée par un comité de professeurs de l'Université Laval.

Son nom, dit M. le juge Routhier, dans le prospectus, il est le même que celui de notre patrie bien-aimée, et si nous la désignons plus spécialement sous ce titre—le *Canada-Français*—c'est parce qu'elle est née au centre de la Province de Québec; c'est parce qu'elle parle une langue qui nous est chère et qui a droit de cité dans toute la Puissance du Canada; c'est parce qu'elle sera plus particulièrement consacrée au développement et à la glorification d'une race que nous croyons appelée à de brillantes destinées sur la terre d'Amérique.

Œuvre d'union des forces vives d'un jeune peuple, le *Canada-Français* fait appel à tous les talents, et demande à chacun d'apporter sa pierre au monument qu'il désire élever en l'honneur de la Patrie et de l'Eglise.

La théologie, le droit, la médecine, les sciences naturelles, les lettres, les arts, formeront l'immense domaine que les collaborateurs du *Canada-Français* sont invités à exploiter.

Le double but national et religieux que se proposent les fondateurs de cette revue est assez élevé pour que leur appel rallie autour d'eux tous les talents de notre pays, et c'est pourquoi je le répète, il est de mon devoir de vous inviter non-seulement à devenir les soutiens de cette œuvre, mais aussi d'y collaborer par votre plume, si vous êtes écrivains.

Longue vie au *Canada-Français*!

Leon Lévesque

MON VIEUX QUÉBEC

Perché comme un aiglon sur le haut promontoire,
Baignant ses pieds de roc dans le fleuve géant,
Québec voit ondoyer, symbole de sa gloire,
L'éclatante splendeur de son vieux drapeau blanc.

CRÉMAZIE

LLE est loin de nous l'époque à laquelle nous reporte le poète, et les temps sont bien changés; mais tel que tu es aujourd'hui, mon vieux Québec, je t'aime.

Tu n'es pas beau, tout le monde s'accorde pour le dire; cependant, j'ai pour toi cet amour que le petit fils, arrivé à l'âge d'homme, voue à sa vieille grand-mère impotente, au souvenir des gâteries qu'elle lui a prodiguées quand il était enfant.

.

Mais lorsqu'il a été donné d'admirer le vaste et grandiose panorama que l'on découvre du haut de ton incomparable terrasse, de suivre par un beau soir d'été le cours du fleuve géant qui lèche les pieds du roc sur lequel tu reposes, quant les rayons de la lune viennent se marier aux grandes ombres des Laurentides, on sent qu'on doit être heureux de vivre dans tes murs.

Pour voir en passant tes fraîches et gracieuses jeunes filles, on affronte sans sourciller le macadam bodeux de tes rues, tes trottoirs que l'on ne peut parcourir une heure durant sans s'exposer à se rompre vingt fois le cou, et les baisers mordants de ton impitoyable vent du nord-est.

.

Aujourd'hui, les canons qui tonnent sur tes remparts ne sont-ils pas des canons anglais?

Le drapeau qui flotte sur ta citadelle ne guidait-il pas l'ennemi qui jadis viola ton enceinte?

Et tu ne tressailles pas!

Pourquoi?

Parce que depuis longtemps ces canons ne se

font plus entendre que pour unir leurs voix au son des cloches de ta vieille cathédrale et prendre part à tes réjouissances nationales;

Parce que ce drapeau qui s'enroule fraternellement autour de la hampe où flottent les couleurs françaises, aux jours de grandes fêtes publiques, est devenu ta plus sûre sauvegarde et qu'à son ombre tes enfants vivent libres, sans avoir rien à sacrifier des traditions du passé.

.

Je t'aime, mon vieux Québec, parce qu'en dépit du temps, malgré l'oubli de plus d'un siècle dans lequel t'a laissée ta mère, tu as su demeurer fidèle au sang dont tu es sorti;

Parce que tu es le noyau, le cœur de cette race d'hommes généreux qui n'ont pas craint d'affirmer leurs sympathies pour la France malheureuse, alors que toutes les grandes nations du monde les lui avaient retirées.

PAUL DE CAZES.



TENTATIVE D'ASSASSINAT CONTRE M. JULES FERRY

SAMEDI, le 10 décembre dernier, à l'issue de la séance publique, au moment où les députés se répandaient dans les couloirs, les uns pour quitter le palais Bourbon, les autres pour prendre part aux conversations toujours animées en temps de crise ministérielle, trois coups de feu retentirent dans le vestibule qui précède la salle des Pas-Perdus.

Députés et journalistes se précipitèrent dans la direction du bruit. Un homme d'une cinquantaine d'années, petit, la barbe grisonnante, l'air exalté, les yeux hagards, venait de tirer trois coups de revolver sur M. Jules Ferry.

Il est difficile de dépeindre l'émotion et l'indignation des témoins de l'attentat. Les uns se précipitèrent vers M. Jules Ferry qui, chancelant un instant, reprit aussitôt son sang-froid et rasura ses amis, leur disant qu'il n'était pas gravement atteint. Les autres se jetèrent sur l'auteur de cette tentative d'assassinat, le frappant à coups de poings et à coups de canne. Sans la protection des garçons de service qui ne pouvaient cependant le garantir complètement, celui-ci aurait peut-être été tué sur place.

Voici maintenant le récit de ce qui s'était passé :

A 2 h. 45 environ, Aubertin s'était rendu à la salle d'attente de la Chambre et avait fait passer à M. Jules Ferry une lettre.

M. Tony Révillon, qui revenait à ce moment de la salle d'attente, rencontra M. Jules Ferry. Il lui dit qu'il venait de l'entendre demander.

M. Ferry, ayant en même temps pris connaissance de la lettre envoyée par Aubertin, quitta le salon de la Paix et se dirigea vers le vestibule.

Aubertin, qui se trouvait alors dans la pièce située entre le vestibule et la salle d'attente, s'approcha de M. Ferry et, se découvrant respectueusement :

—C'est moi, lui dit-il, qui ai demandé à vous parler. Je désirerais vous remettre une requête et une brochure.

En même temps, Aubertin ouvrit une serviette qu'il portait sous le bras et remettait à M. Ferry la brochure en question et une lettre.

M. Ferry, sans défiance, allait ouvrir cette lettre, lorsque Aubertin tira de la poche de son pardessus un revolver tout armé et tira à bout portant trois balles sur le député des Vosges.

Le revolver était de moyen calibre, et ses trois coups ont été fort heureusement sans effet grave.

Aussitôt l'attentat connu, tous les députés encore à la Chambre ont tenu à assurer M. Jules Ferry de leurs sympathies.

LA CRISE PRÉSIDENTIELLE À PARIS

Notre gravure représente la manifestation po-

pulaire qui a eu lieu devant le Corps législatif, dans la journée du 1^{er} décembre.

La journée que les révolutionnaires avaient annoncée dans leurs meetings n'a pas eu la gravité que les appels à l'émeute pouvaient faire craindre. Curieux et manifestants, se pressant contre la grille, ont envahi le trottoir devant la Chambre. Les agents de police et quelques cavaliers de la garde républicaine commencent alors à faire reculer la foule. On dégage ainsi le trottoir devant la Chambre et la chaussée; les curieux sont refoulés le long des parapets des quais. On a fermé à ce moment les grilles du palais : personne n'y peut pénétrer sans cartes; les députés eux-mêmes ne peuvent stationner dans l'intérieur de la cour, gardée par des factionnaires de la garde républicaine. Devant la grille d'entrée est rangé un fort piquet de gardiens de la paix.

Mais bientôt la foule, filtrant, pour ainsi dire, à travers les cordons d'agents, envahit à nouveau et peu à peu la chaussée. On a fait sortir aussitôt une compagnie d'infanterie qui a aisément repoussé les manifestants.

Vers quatre heures, un groupe de manifestants s'étaient dirigés vers l'ambassade d'Allemagne; ils avaient déjà pénétré dans la rue de Lille, quand un peloton de gardiens de la paix, arrivant au pas de course, les a dispersés. On a alors établi immédiatement un barrage d'agents dans la rue, au delà et en deçà de l'ambassade.

De nouveaux détachements de la garde républicaine à pied et à cheval arrivent à quatre heures, et M. Brocheton, inspecteur divisionnaire, fait évacuer complètement les quais jusqu'au boulevard Saint-Germain. La masse des manifestants est alors partagée en deux tronçons principaux : l'un boulevard Saint-Germain, l'autre sur le pont de la Concorde, dont l'entrée est barrée par un peloton de la garde à cheval.

À la tombée de la nuit la foule devient de plus en plus tumultueuse. Les cris, les chants redoublent : les manifestants insultent les agents et les gardes. Au milieu de la foule, sur le pont de la Concorde, se trouvent Louise Michel et les anarchistes.

En raison de leur attitude, le préfet de police donne l'ordre de faire évacuer le pont. Le peloton de la garde républicaine, précédé de gardiens de la paix, s'avance lentement, refoulant la foule qui, arrivée à la place de la Concorde, se disperse.

LA POLICE MONTÉE CANADIENNE

Le rôle de la police montée, dans les territoires du Nord-Ouest du Canada, est de maintenir l'ordre, de supprimer la vente des alcools, de poursuivre les voleurs de chevaux et de tenir les sauvages en respect.

Elle se compose d'environ douze cents hommes, solides, bien bâtis, instruits et choisis avec soin. Comme la solde est plus élevée que dans l'armée, on y compte nombre d'anciens soldats des Indes, d'Égypte et de l'Afrique du Sud.

Les désertions sont très rares. Généralement quand un officier apprend que des sauvages ont volé des chevaux à un colon, il se rend à leur camp accompagné d'une escorte, descend de cheval devant la tente du chef et lui dit : « Des chevaux ont été volés par tes hommes, il faut me les rendre. Quand le soleil sera à tel point, tu devras me les avoir remis » et neuf fois sur dix les chevaux sont rendus.

Notre gravure représente une scène d'exercice alors que les cavaliers, lance au poing, s'élancent, aiguillonnés par la sonnerie de la charge.

L'artiste a très bien rendu cette scène pleine de mouvement.

Oublier que vous m'avez fait la cour !... Les femmes n'oublient jamais cela... Mais elles pardonnent toujours.—E. PAILLERON.

Plus j'ai connu les hommes, plus je me suis aperçu qu'il n'y a de vrai que leurs rêves et de raisonnable que leurs folies.—LABOULAYE.

La morale est un corset : à partir d'une certaine zone sociale, tout le monde le porte; mais, à certaines heures, tout le monde le quitte.—J. PALADIN.